

La pêche à la morue en Nouvelle-France

Johannie Cantin

Number 134, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cantin, J. (2018). Review of [La pêche à la morue en Nouvelle-France]. *Cap-aux-Diamants*, (134), 49–50.

scientifiques, 2013, 221 p. (Coll. « CTHS Histoire », n° 49).

Ce collectif difficile à trouver en librairie regroupe les interventions de quinze historiens, doctorants et universitaires, de France et d'ici, s'étant penchés sur les différentes manières de délimiter et d'imaginer le Canada dans des cartes et récits des siècles précédents; l'occasion était le 133^e congrès du Comité des travaux historiques et scientifiques qui, pour la première fois de son histoire, tenait une rencontre scientifique hors de France (p. 5). Les chercheurs réunis ont voulu comprendre comment les représentations quelquefois inexactes ou exagérées de la Nouvelle-France avaient pu influencer des décisions déterminantes ou des attitudes face au devenir de l'Amérique du Nord. Ainsi, les cartes des premiers explorateurs, parfois imprécises, incomplètes ou distordues ont néanmoins été des instruments de pouvoir, de convoitise, de délimitation des frontières, mais aussi de guerre et de pacification.

Le premier chapitre de l'historien Denis Vaugeois aborde un double sujet, à savoir : comment les cartes de Guillaume Delisle (1713) et de Pierre de Rigaud, marquis de Vaudreuil de Cavagnial (p. 23) ont contribué à déterminer de manière officielle la nouvelle frontière entre ce qu'était la Nouvelle-France et ce que fut la Louisiane, non pas telle que nous la connaissons au XXI^e siècle, mais plutôt d'après les délimitations décidées lors du second traité de Paris, celui du 3 septembre 1783 (p. 19). En réalité, au moment de « la cession de la Louisiane par Napoléon » en 1803 (p. 25), les États-Unis doublèrent leur superficie en ajoutant les États contenus dans la Louisiane volontairement léguée par la France (Denis Vaugeois, p. 25).

Trois des quinze exposés sont rédigés en anglais, dont un excellent essai portant sur la défrancisation (« *De-Frenchification* », p. 113) du Manitobain Louis

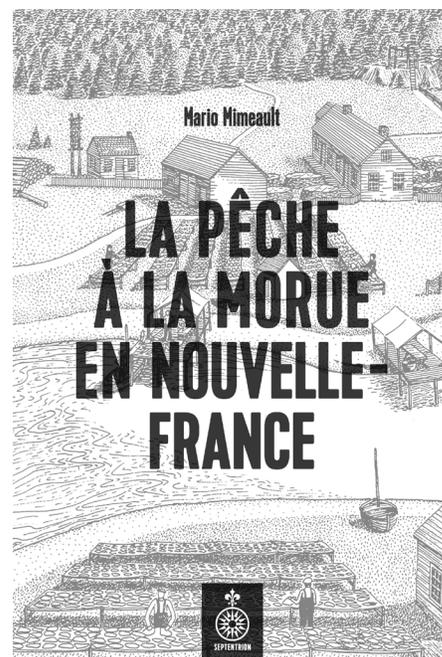
Riel par certains écrivains populaires de l'Ouest canadien comme Rudy Wiebe, dans son roman *Louis Riel : la fin d'un rêve* [traduction de *The Scorched-Wood People*], et Maria Campbell dans son autobiographie *Halfbreed*; selon le professeur Albert Braz, de l'Université de l'Alberta, ces deux romans écrits durant les années 1970 cherchaient à rendre conforme ce héros métis à l'image d'un Anglo-Canadien qui ne parlerait pas français, ce qui est historiquement faux : « la construction de l'identité nationale et de ses héros nationaux s'effectue toujours avec certaines ambiguïtés », conclut Albert Braz (p. 114).

La première partie de ces actes – centrée sur la construction de l'identité nationale – est la plus originale, notamment pour le beau texte de Christian Amalvi sur les manières de présenter les pionniers canadiens (Jacques Cartier, Samuel de Champlain, Joseph de Montcalm) dans les livres scolaires de France entre 1880 et 1984; c'est la meilleure contribution de l'ensemble, car elle met en évidence d'autres manières de concevoir et de raconter l'histoire du Canada. En revanche, les conférences de la dernière moitié, suivant le chapitre déjà cité d'Albert Braz, restent très inégales et d'intérêt moindre.

Yves Laberge

Mario Mimeault. La pêche à la morue en Nouvelle-France. Les éditions du Septentrion, Québec, 2017, 439 p.

L'auteur nous présente ici une magnifique synthèse sur l'industrie de la pêche à la morue. Il retrace les origines de cette activité essentielle en Nouvelle-France et nous explique comment s'est déroulée l'exploitation des bancs de poissons dans le Saint-Laurent. La morue représentait alors la



base de l'alimentation de bon nombre de nations amérindiennes.

L'auteur évoque les principaux lieux d'exploitation de la pêche à la morue tels que Mont-Louis, Pabos, Grande-Rivière, le Labrador, la côte de Gaspé et la baie des Chaleurs. Il aborde, bien sûr, les techniques de pêche ainsi que les méthodes de conservation du poisson, mais il concentre surtout sa recherche sur les échanges entre les entrepreneurs installés en Nouvelle-France et ceux des grands ports français ainsi que sur la gestion du commerce de pêche proprement dit. Certes, les Français ne sont pas les seuls à avoir un intérêt pour la morue du Saint-Laurent. Les Portugais, les Espagnols et les Anglais s'intéressent aussi à nos eaux. Les vestiges des traces de ces premiers pêcheurs sont nombreux à Terre-Neuve et au Labrador.

Grâce à cet ouvrage, le lecteur en apprend davantage sur l'organisation des entreprises de pêche en Nouvelle-France ainsi que sur les seigneureries maritimes et leur quotidien. En 1690, Percé est d'ailleurs considéré comme une colonie d'importance avec ces 34 habitants. Le besoin en effectif représente tout de même encore un

large défi, mais on commence doucement à y enregistrer des mariages et des naissances, signe évident de croissance et de prospérité.

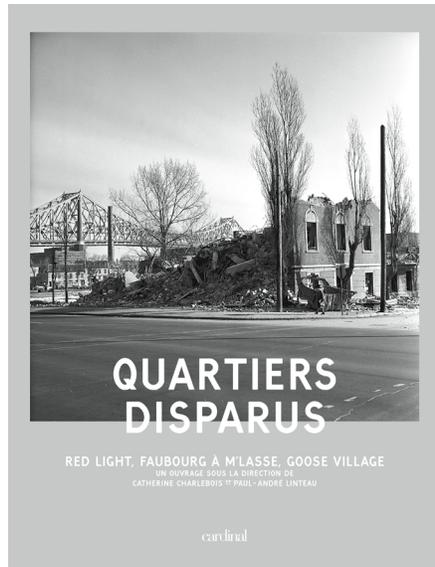
L'auteur aborde également les conséquences des guerres et des conflits sur le commerce des pêcheries en Nouvelle-France. À titre d'exemple, le traité d'Utrecht changera certainement les habitudes de pêche à la suite des pertes de territoire qui en découlent. Bien que l'auteur réussisse très bien à démontrer toute la complexité du commerce de la pêche à la morue, il aurait été intéressant qu'il s'attarde davantage à la pêche en tant que telle et qu'il ajoute des documents iconographiques afin d'étayer encore plus la recherche. Malgré tout, il s'agit d'une lecture fort intéressante pour quiconque se passionne pour l'industrie de la pêche en général ou pour l'histoire de la Nouvelle-France.

Mario Mimeault connaît son sujet en profondeur. Les nombreux prix qu'il a reçus en témoignent. La bibliographie sur laquelle il appuie son ouvrage est impressionnante. Il ne fait aucun doute que son livre représente une contribution majeure à l'historiographie québécoise.

Johannie Cantin

Catherine Charlebois et Paul-André Linteau (dirs.). *Quartiers disparus. Red Light, Faubourg à m'lasse, Goose village*. Montréal, Les Éditions Cardinal inc., 2014, 311 p.

Cet album contenant plus d'images que de textes présente trois anciens quartiers populaires de Montréal qui n'existent plus en tant que tel, permettant de visualiser ce qu'étaient au milieu du XX^e siècle les environs du pont Jacques-Cartier, de l'autoroute Bonaventure et de l'édifice actuel de Radio-Canada (p. 283). Une carte datée



de 1931 (avec les anciens noms des artères : rue Craig, boulevard Dorchester) délimite exactement ces trois secteurs défavorisés (p. 44-45). Façades fragiles, cordes à linge dans les ruelles, hangars de bois, vieilles enseignes de Coca-Cola, et de nombreux exemples du petit restaurant ou de la taverne du coin (p. 157, 159 et 164) : ces images éloquentes datent pour la plupart de 1957 à 1963. Certaines de ces photographies d'il y a plus d'un demi-siècle montrent une intersection et chaque légende fournit utilement les noms des rues ou l'adresse de l'édifice photographié, rendant possible la comparaison de chaque photo ancienne avec le même lieu dans son état actuel lors d'une prochaine visite (p. 63, 75 et 184). Il serait alors possible pour le futur passant de réaliser un exercice de rephotographie, c'est-à-dire de photographier un même lieu selon le même angle et le même cadrage, à deux moments séparés de plusieurs années, afin de constater et/ou de comparer les changements dans la trame urbaine.

Deux types de textes sont proposés. Des dizaines d'anciens résidents de ces quartiers livrent leurs témoignages et, sans le réaliser pleinement, justifient les recherches en histoire orale et en histoire urbaine; comme l'explique

Françoise Lemieux, naguère résidente du Faubourg à m'lasse de 1939 à 1962 : « J'me dis qu'après moi, ça sera pas fini, mais si personne en parle, là, ça va être fini. Y'a une partie de la ville de c'temps-là qui va être oubliée à jamais » (p. 298). Une autre résidente du Faubourg à m'lasse se rappelle une caractéristique de bien des quartiers populaires : « Y'avait toujours une personne assise à sa fenêtre vu qu'y'avait pas de télévision [...] comme aujourd'hui. Fait que, la rue était surveillée malgré tout, parce qu'y'avait toujours quelqu'un » (p. 154). En outre, chacune des trois sections comprend des mises en contexte de l'historien Paul-André Linteau.

Les témoignages de la partie centrale (p. 173-223) sont rédigés en anglais, car on replonge dans le secteur anglophone de Goose Village, aussi connu sous le nom de Village-aux-Oies ou encore Victoriatown, non loin du pont Victoria : une zone délimitée « par les rues Mill, au nord, Bridge, à l'ouest; et Riverside, au sud et à l'est, son territoire se trouve dans le secteur de Pointe-Saint-Charles, dans l'ancien faubourg (devenu quartier Sainte-Anne » (Paul-André Linteau, p. 174). Après plusieurs photographies anciennes de Goose Village, on voit une carte postale d'époque de l'Autostade qui fut érigé sur ce même site en vue de l'Expo 67 (p. 287).

Indispensable pour les bibliothèques publiques, ce *Quartiers disparus* fait (re)découvrir un Montréal moins flamboyant, que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaître. La qualité visuelle est irréprochable et presque toutes les photographies occupent une pleine page.

Yves Laberge